

Concours d'écriture

« Racontez-nous votre confinement »

Recueil des textes primés

Concours d'écriture

« Racontez-nous votre confinement »

Recueil des textes primés

**Copyright Margaux Avidano, Brigitte Porée, Justhina Souboudou,
Eric Wolinski, 2020**

Mon historique de confinement

Margaux Avidano (10 ans)

lauréate « Élèves »

Pendant ce confinement je vais marcher une heure par jour avec ma mère mais j'ai commencé à sortir après 15 jours de confinement. Quand je sors je découvre des endroits que je ne connaissais pas. J'aime beaucoup vers l'école de la Roue et vers les Pervenches. Je prends des photos. Après ma marche, à 20 heures, je vais voir un monsieur qui chante (très bien). Il a même participé à « The voice ». Je rentre chez moi pour manger en ce moment il y a beaucoup de soleil donc on mange dehors.

J'ai cours le mardi et le vendredi en visioconférence. C'est tellement bien de voir ma maîtresse et mes amis.

Le mercredi j'ai solfège en visioconférence. J'appelle mes amis. Je suis contente, je range des pièces et je redécouvre des jouets, des livres. Avec mon frère, on a fait des plats. On a essayé des recettes. On a fait des jeux de société.

Pour moi le confinement c'était prendre le temps, voir plus sa famille sauf mes grands-parents qui me manquent.

J'espère que tout le monde se porte bien, qu'il y aura moins de malades à l'hôpital et que tout le monde va bien porter son masque.

Rhapsodie funèbre
ou
Les pérégrinations d'un virus délétère

Fable

Brigitte Porée
lauréate « Adultes-poésie »

Né au pays de la sagesse
Il répandit avec largesse
Les marques de son infection,
Dans la grande Confuciusion.
Pour quelques milliers de décès
Il est mesquin de chinoiser.

A côté dans la péninsule
On évitait le ridicule
Grâce à l'ordre et la discipline,
Les technologies les plus fines,
Les tests à chaque coin de rue,
Sans se cacher devant l'intrus.

D'un vol plané il atterrit
Sans prévenir en Italie,
S'acharnant sur la Lombardie
Et se jetant sur l'Emilie.
Il ponctua le *bel canto*
De quelques tristes trémolos.
C'en était trop pour les divas
De ce bémol sonnante le glas.
Un cri monta à la Scala
Pour conspuer Scarpia : Basta !

Il refusa de dépérir
Sur les bords du Guadalquivir,
De s'écraser sous les claquettes
Des Sévillans prêts pour la fête.
Il faudra que le flamenco
Reste pour l'heure sans écho.
Vous ne rêviez que de liesse ?
Je vous casse les *cojones* !

Dans ce pays où Dieu dit-on
Vit très heureux et sans façon
Il a bien cocoricané
De ce carnaval au rabais
Privé de mystère et de masques
De ces bouffons buveurs de flasques
Où avait gelé tout l'alcool.
Ah ! Ces Gaulois ! Toujours frivoles !

Il valait mieux faire la Manche
Pour aller prendre sa revanche
Dans le royaume du Brexit.
Rester dehors était licite.
L'affaire était des plus faciles
Pour décimer ces imbéciles.
Las ! Quand le Premier eut l'idée
Dès le début de lui céder
Tous alors fuirent leurs collègues
Et rentrèrent dans leurs cottages.
Pour comble, le Prince, remis,
Vint se railler de l'ennemi.

Chez les Teutons organisés
On l'attendait en rangs serrés,
Tous les lits bordés au carré,
Les respirateurs au taquet,
Pour la mise à prix de sa tête.
Il prit la poudre d'escampette.

Là où le grand blond à moumoute
Twittait sa peur de la déroute
Il vit comment les affiliés
De la coriace NRA
Croyaient, jusque aux dents armés,
En visant bien, l'exterminer.
Et s'esclaffant entre les balles
Il reprit goût à sa cavale.

Dans sa hâte il réalisa
Qu'il avait négligé un cas :
Ses sérieux rivaux, les enfants,
Ces petits poisons des parents.
Impatients de vouloir grandir,
Ils ne font que désobéir,
Et refusent que les embête
Un rien du tout, une bête.
Rien ne sert de serrer les rênes
Ils ont le diable dans les veines.

Mais il arrive qu'on se lasse
D'un trop long tourisme de masse.
De collectionner les frontières
Et rien à tuer sur les mers.

La souffrance est bien monotone.
Et puis partout les autochtones
Etaient de plus en plus rebelles
Et se défendaient de plus belle,
A grand renfort de médecines
Ils décryptaient ses origines.
Une concurrente maline
Avait pour nom la Chloroquine.
Son contrôle d'identité
Se voyait partout renforcé.
Le renvoyant aux temps lointains
Bien avant les premiers humains.
Quand toute vie était informe
Un genre de bouillon énorme

Où surnageaient des particules
Entrelardées d'animalcules.

On mit au jour ses habitudes.
Sa vie ne fut que turpitudes.
Une armée bourrée d'anticorps
Le trompait en faisant le mort.
La foule prit de l'amplitude
Et modifia son attitude
En faisant circuler le scoop
Que l'attaquant perdait ses troupes.

Partout l'accueil était hostile
Et la conversation stérile.
Un seul mot de vocabulaire :
« Confinement ». Or comment faire
Pour continuer à attiser
Tous ces soldats encasernés ?

Il se sentit fort dépisté,
Analyté, déchiqueté.
Le prix de la célébrité
La rançon de la renommée.
Ses fantaisies d'original
Rasaient son public, c'est normal.

Seul contre tous. Mais quel orgueil !
Il n'était juste qu'une feuille
Chutant dans l'air de leurs envies
Balayée d'un souffle de vie.
Il fallut donc devant le nombre
Se replier, sans que son ombre
– Qu'il n'avait pas, lui l'invisible –
Poursuive son œuvre nuisible.

Ils n'avaient parlé que de guerre
Alors que lui était sincère
Qu'il avait vraiment cru bien faire

Un peu comme un haut fonctionnaire,
Investi de son savoir-faire,
De sa mission humanitaire :
Réguler la population
Revoir le plan d'occupation
Des sols, et puis des concessions
Attribuées aux animaux,
Epurier l'air pour les oiseaux
Faire en sorte que la nature
Ne soit gênée aux entournares.
Lourde responsabilité
Qu'ils n'avaient pas su estimer.

Il ne laissa sur cette terre
Qu'un sombre souvenir amer
Des larmes sur les êtres chers
Un frisson de peur éphémère.

Il rejoignit les bactéries,
En fait, ses meilleures amies.
Il partit muter en jurant
Qu'il reviendrait dans quelques temps
En oubliant dans sa bêtise
Le bien-fondé de la devise :
« Qu'un homme averti en vaut deux »
Qui, pour tous les simples matheux,
Signifie qu'on double la mise
Dans les deux camps, qu'on se le dise.
L'enjeu mérite réflexion
Avant de lancer toute action.
Ou le pari de tout détruire
Ou la joie de se reproduire.

Bien finaud qui connaît la route
Carpe Diem, en cas de doute.

Corona... ou Ultimatum

Justhina Souboudou (16 ans)

lauréate « Lycéens »

Tic, tac, tic, tac... Tic.

Dernière oscillation des pendules.

Les aiguilles cessent de donner les heures, les minutes, les secondes...

Les horloges intiment le silence. Le Temps s'est arrêté.

Les prières de Lamartine auraient-elles été entendues ?

Le Temps a suspendu son vol. Nous pouvons désormais jeter

L'ancre sur l'océan des âges, et marcher sur ses rives inconnues.

Mais le monde, notre monde, était-il prêt à ne plus entendre les tics

De l'horloge ? Car les jours s'écoulent, et se suivent, et se reflètent...

Le Temps s'est étiré, les montres de Dali se sont révélées prophétiques,

Et le monde reste obnubilé par le triptyque Travail, Economie, Politique.

Alors isolée, confinée, j'étudie, je travaille, je trime de l'aurore au
crépuscule

Crépuscule, source poétique intarissable pour mon être ébloui.

Ebloui par les parfums, les couleurs et les sons naissant du crépuscule.

Crépuscule, cette femme à la longue chevelure d'or, d'ambre et de rubis

Qui m'invite à comprendre le langage des fleurs et des choses muettes.

Mon esprit s'évadant, bien loin des miasmes morbides, tel une alouette,

Se demande si le règne lugubre de cet ennemi, disséminant les Hommes,

Invisible, furtif et muet, serait le cri de détresse de la Nature, son

ultimatum.

Alors isolée, confinée, quand tous désirent reprendre le cours de leur vie,
J'écoute le bruissement de l'herbe sèche dans la savane, des hibiscus
rubis,
Le chant du criquet... la Nature, cette voix dont le martial triptyque me
prive,
Nous prive ! Alors isolée, confinée, je pense, je réfléchis, Je Rêve !
Attentive

A notre Mère Nature, cherchant, telle une âme en peine à se faire
entendre
Des Hommes qui l'ont oubliée, la détruisent, l'anéantissent et
engendrent
Des guerres qui durent à l'infini, des pleurs qui dévorent nos âmes...
Ah ! Si tout se résolvait, en murmurant un simple *Shazam*...

Mais, j'ai un rêve, celui de révéler l'origine du Corona, notre ennemi
délétère.
J'ai un rêve, celui de me dresser face à l'Orgueil des Hommes, notre
Cruauté !
Et lorsque ce jour viendra, je brandirai mon archet,
Et mes doigts sur les cordes du violon exprimeront la colère de notre
Mère.

Je ferai alors face aux bombes, au sang, et au Corona avec véhémence.
J'avancerai, m'élancerai pour cette première danse,
Et de mes ailes rouge rubis, je prendrai mon envol.

La mélodie du violon envoûtera les cœurs endurcis par des valse folles,
Les Hommes pleureront et saisiront leur dernière chance.
Et moi, je resterai, pour une dernière danse...

*Car si Martin Luther King n'avait pas rêvé, le monde aurait-il été ce
qu'il est aujourd'hui ? Et si nous écoutions, avec plus d'attention, Notre
Mère Nature, serions-nous confinés à l'heure où je m'adresse à vous ?*

Balade aux confins de Fontenay

Eric Wolinski

lauréat « Adultes-Prose »

Fontenay-aux-Roses, mars 2020, samedi soir, fin de la deuxième semaine de confinement.

Comme tous les soirs depuis 2 semaines, je n'arrive pas à trouver le sommeil. Il est vrai que j'ai pris ma dose d'excitants. Pas de caféine, de théine, de produits en « ines » ou de sports violents avant de me coucher. J'ai simplement regardé le 20 heures et maintenant depuis près de 4 heures je zappe d'une chaîne à l'autre, BFM, Cnews, LCI, France Info, et je tourne en rond sur ces chaînes jusqu'à ce que je sache tout, ou plutôt rien, sur la crise sanitaire actuelle. Cela fait seulement quinze jours que les « sachants » tournent en rond, avec nos nerfs, en bavassant pour dire qu'ils ne savent finalement rien sur la « bestiole ». Tout le monde se doute que ce confinement sera prolongé d'un 1 mois au minimum sauf eux !

Je suis couché et je me retourne d'un côté et de l'autre dans l'attente d'un sommeil qui ne vient pas.

Je craque, je me lève. J'ouvre ma fenêtre et regarde au dehors, ou plutôt j'écoute. Une heure et demie du matin, pas un bruit, pas une rumeur. Pas une voiture, pas un bus, pas une camionnette, pas une moto qui passe. Même pas d'ambulance, qui en ce moment doivent pourtant beaucoup circuler.

Et si je faisais un petit tour dehors ? Il faut que je m'habille chaudement car malgré le beau temps, il fait plutôt froid la nuit. C'est fou, en mars pas de giboulées mais un temps ultra sec et beau. Il fait beau, on devrait

pouvoir sortir et pourtant on n'a pas le droit de sortir ! C'est la faute au virus ?

Allez, je me lance, je sors. Je suis dans ma rue, j'avance, et ne rencontre personne. Vais-je au centre-ville de Fontenay ou est-ce que je me dirige ailleurs ? Ce soir, je vais tout braver. Je prends la coulée verte interdite et décide de monter sur Sceaux. Ils ont mis des barrières mais c'est facile de les franchir. Allez hop une rue, et je rentre dans Sceaux par la coulée verte. Et là, je me dis, je n'ai pas pris mon laissez-passer ni ma carte d'identité. Que vais-je dire si on m'arrête ? Non ce soir tout m'est permis !

J'arrive rue Houdan. Toujours personne à rencontrer, ni aucun bruit même lointain. Je passe devant les magasins de cette rue commerçante. Et si j'attendais ici l'ouverture des boutiques. Comme cela, je serai le premier client et je ne ferai pas la queue derrière une dizaine de personnes plus ou moins espacées. C'est une très bonne idée. Mais il est 2 heures du matin et il faudrait que j'attende plusieurs heures. J'y pense, je n'ai aucun moyen de paiement sur moi. Mauvaise idée.

Bon j'avance un peu et j'arrive devant l'église en travaux, travaux abandonnés en l'état comme un village fantôme après la ruée vers l'or. Je vais à droite et je descends une petite rue. En bas, je me retrouve un peu plus loin devant les grilles du parc de Sceaux. Il est naturellement fermé à cette heure, mais aussi dans la journée, comme si la verdure « nuisait grave... ». J'ai pourtant envie d'y pénétrer. Je pourrais faire un petit tour dans ce parc en bravant un autre interdit. La grille n'est pas très haute et malgré les piques, cela ne me semble pas très difficile. Je tente et je me hisse en haut. Je fais attention au passage au-dessus de la grille et après un rétablissement, je peux redescendre en douceur de l'autre côté. Je décide de me promener dans le parc. Quelle bonne idée.

Mais j'avais oublié que le parc n'est pas éclairé. Dès que je m'éloigne de la rue, il fait très sombre. Il n'y a pas de lune et les étoiles que je voyais briller lors de ma promenade en ville, sont masquées par les arbres dont les feuilles commencent à émerger. C'est superbe mais inquiétant. Les arbres et les buissons remuent avec le vent et leurs ombres dues à une lumière résiduelle donnent un aspect fantastique, mais globalement tout est noir.

J'ai mon portable et je tente la lampe torche, mais autant elle est pratique pour trouver le trou d'une serrure dans le noir, autant c'est absolument inutile dans cette obscurité quasi totale. Bon, je décide de me promener dans les allées les plus proches des bords. Pas si simple ; les chemins ne longent pas les bordures du parc et l'obscurité reste profonde. On vit dans un monde hyper éclairé jour et nuit et on finit par ignorer l'existence de l'obscurité totale : ce qu'on appelle tout simplement les « ténèbres » !

Je fais une petite marche pas très assurée dans une allée, et je me heurte violemment à un banc en pierre. Le choc sur le genou est douloureux et je décide de m'asseoir un peu. Tiens un enfant a oublié son doudou sur le banc et donc, cela doit faire plus de 2 semaines. Je le mets dans la poche de mon pantalon afin de le laisser à la sortie du parc. Peut-être qu'il le retrouvera ? Sortir du parc est mon nouvel objectif, car finalement, cette balade n'est pas si passionnante que je l'avais imaginée. Je prends une voie transversale en direction de la sortie. Mais là, je suis coincé. Il fait sombre et je ne vois pas de points d'appui pour franchir la grille ! Si je restais coincé toute la nuit dans le parc. Et si je restais enfermé une journée ou même pendant tout le confinement dans cette zone interdite, et sans pouvoir expliquer pourquoi je suis à l'intérieur ! Cela commence à m'angoisser !

A un endroit tout de même, un tas de feuilles tassées au sol et des branches un peu basses me permettent de me hisser en haut de la grille puis de la franchir. Je suis libre ! Mais je me retrouve dans le petit jardin entourant l'église et qui est également clôturé ! J'avance vers les lumières de la rue proche et je manque tomber dans le petit bassin. Cela aurait été le bouquet de finir trempé en ce moment. Et les statues alignées donnent un effet fantasmagorique. Il ne manquerait plus qu'elles s'animent ! Maintenant il faut que je sorte de là. Je me dirige vers la grille qui donne sur la rue. Aucun appui au sol qui me permettrait de franchir cet obstacle. Il y a bien les deux battants de la porte, mais ils sont attachés avec une chaîne et un cadenas. Finalement je joue sur les 2 battants et en me grimant sur la chaîne pour faire passer le corps au-dessus des portes, les jambes peuvent se glisser. Je suis en haut et c'est à ce moment qu'une voiture décide de passer. La seule depuis, ... depuis le début de mon escapade ! Je m'allonge en haut de la grille sans bouger et je tâche de ne pas me faire remarquer. Mais voilà un autre véhicule puis encore

un autre et un autre passent. C'est un véritable rallye ! Mais personne ne fait attention à moi. J'attends en haut de la grille que cela se calme puis je redescends côté rue et souffle un peu.

A force de trainer, je finis par être fatigué et avoir sommeil. Magnifique. Cette promenade était salutaire. Je vais rentrer me coucher. Je prends un autre chemin pour le retour en me disant, qu'il ne faut surtout pas que je sois vu par qui que ce soit. Ce serait trop bête maintenant que j'ai réalisé toute cette expédition.

Aussi je cours plus ou moins en rasant les pavillons et immeubles sur ma route. Je sursaute chaque fois que j'entends un bruit. Un chien, un chat, un renard, une civette, un oiseau de nuit. Une discussion. Oui des gens parlent fort dans un pavillon encore éclairé. Mais pourquoi ne dorment-ils pas encore ? En avançant, je vise chaque rue transversale qui me permettrait de m'échapper si une voiture passait. Et le passage du pont au-dessus du RER est un enfer, rien pour se cacher et j'accélère ma course. Je dois me trouver à plus de 1 km de mon domicile. Maintenant, j'entends vraiment un bruit de moteur, et je vais me réfugier derrière un arbre dans la rue. C'est une voiture particulière sans marque distinctive. Cette voiture roule très vite probablement bien au-delà de la limitation. Mais c'est peut-être un urgentiste ?

J'arrive enfin dans ma rue, et aperçois mon immeuble au loin. Je continue à courir. Je suis sorti 1 heure. C'est bon, je suis dans les clous ! Il est 3 heures du matin et je suis très essoufflé. Encore une voiture qui passe au loin et s'éloigne rapidement. Après ces activités, je ne me sens pas vraiment bien, j'ai froid et chaud à la fois. Aurais-je attrapé le virus dans le parc ? Ou bien tous ces efforts physiques de la nuit sont responsables de cette fièvre.

Maintenant, je remonte chez moi et vais aller me coucher. Cette escapade m'a vraiment donné très chaud. Je transpire beaucoup. Entre l'angoisse de rester dans le parc, cette course effrénée pour le retour, le risque de se voir interpellé en tant que « multi-infractionniste » ? Enfin, j'ai très sommeil, je me couche et je m'endors.

Mais instantanément je me réveille en sueur ! Il est encore 2 heures du matin sur mon radioréveil ! Mais non, il est 3 heures du matin sur mon

portable qui, lui, a basculé de façon automatique lors du passage à l'horaire d'été !

Ma balade nocturne était donc un rêve ! Plutôt un cauchemar ! C'est certain !

Je me relève pour aller boire un verre d'eau. Tiens, j'ai mal à un genou et j'aperçois un doudou sorti à moitié de la poche de mon pantalon...

Heure d'été 2020 (France), dimanche 29 mars. Début : 02:00. Fin : 03:00